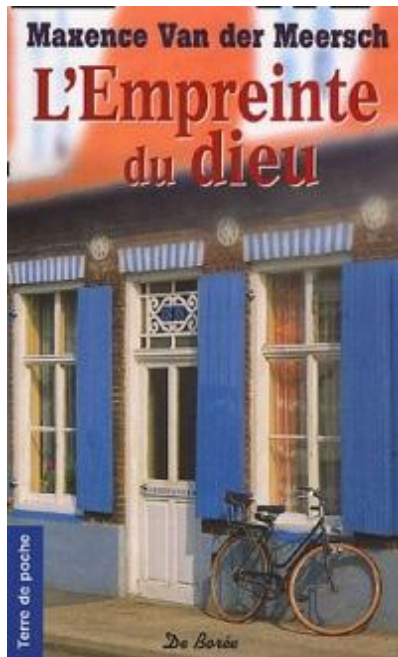


LE MUR DU FOND, EXTRAITS



Film de Léonide Moguy, 1940

Cinéma, plaisir à deux temps. J'aimerais largement recenser cette multitude d'êtres que nous avons vu passer sur l'écran, comme une humanité seconde, une humanité parallèle, la véritable [...] Côté grandeur, en somme ce film, *l'Empreinte de Dieu*, venu du roman de M. Van der Meersch, ne se tient pas mal. On a pu le trouver trop plein, trop senti. J'avoue qu'il m'enchant. La plausibilité des types, la solidité de l'encadrement du site au département du Nord, cette abondance de détails qui me fait me souvenir que l'on n'est vraiment riche que quand on dispose de petite monnaie, une rutilance flamande et miroitante vont de paire avec le dévouement des acteurs. Pierre Blanchar, Dumesnil à la barbe toute naturelle. Blanchette Brunoy, jeune fille plus que femme et Ginette Leclerc, lionne triviale, maîtrisent tout scepticisme. Une huile lumineuse embellit le concret des décors : la cour de l'estaminet, le luisant des chaises, les gueules des amateurs pendant le combat des coqs. Un rien de grandiloquence polit le relief des attitudes et des répliques [...] Cette bande, cette belle bande a, de toute évidence, reçu l'empreinte de Dieu.

...Le récit [du *Diamant noir*] s'échelonne sur dix ans... Le film est bien composé, soigneusement joué. l'habile... Quand on pressent le terme de la courbe, elle rebondit, elle ricoche, et c'est une nouvelle histoire qui survient... La femme et l'enfant d'un banquier – Charles Vanel – vivent à Cavalaire. La femme meurt. Le banquier découvre des lettres, les brûle sans trop les lire. Sa femme le trompait ! Il s'en retourne à Paris. Une gouvernante – Gaby Morlay – dans la luxueuse résidence provençale, élève l'enfant, une fillette – Hélène Carletti. La gouvernante aime le banquier qui n'aime, lui, que son épouse sœur. C'est la gouvernante qui plaça, dans la poche de l'homme, ces fameuses lettres. En fait, elles appartiennent à une amie de la morte. La fillette déteste la gouvernante. Le banquier et la gouvernante, eux... Un soir, l'enfant – Louise Carletti – les surprend qui s'embrassent. Elle a dix-sept ans, maintenant. Jeune corps et visage gonflé et rayonnants des philtres et des sucres de la volupté, de l'amoureuse féminité. ... La jeune fille – et c'est ici que le film produit sa branche maîtresse, et s'échappe dans une heureuse diversion – s'éprend d'un diplomate, qu'en même temps elle enflamme – Maurice Escande. Elle, dix-sept ans. Lui quarante, cinquante... Mais elle, au bout du compte, préfère un jeune homme marin. Quant à la gouvernante, qui constate qu'on ne l'épouse guère, elle s'en va, sa valise à la main, de la maison du banquier.



Film de Jean Delannoy, 1940



Film de Henri Decoin, 1941

Premier rendez-vous est un chef d'œuvre. Ces deux termes de cette équation n'ont pas l'air fait pour aller ensemble. Pourtant, n'en doutez pas, ce film, largement, efface et recouvre tous ces mélés essoufflés, ces inutilisables comédies que nous avons, de compagnie, maigrement applaudi ces récentes semaines [...]. Les premiers tableaux nous montrent un juvénile et féminin pensionnat en uniforme impossible, avec des jambes, elles, d'uniforme, c'est-à-dire également agréables, ce qui colle mal avec ce qu'on peut attendre d'un troupeau d'orphelines plus ou moins indigentes[...] Nous ne pouvons pas décrire l'ensemble de ce film, les interludes qui l'acheminent à sa fin, où le gracieux l'emporte sur le pénible, sans pour autant le renier, tout en fin de compte, tout dans ce travail s'enchaîne, se commande, les espaces bénins donnant l'échelle des épisodes intenses, et ceux-ci colorant de leur maléfice les bousculades récréatives du collège des fils de famille et du pensionnat des orphelines. Sous un titre fluide, Henri Decoin nous donne une histoire qui n'a de vedette qu'elle-même. Elle coule, rivière de crème brillante. Elle charrie, comme sans y toucher, sans le faire exprès, l'assez inoubliable reflet d'une douleur humaine qui s'accroît de se ressentir animale dans son principe et mal défendable dans sa dignité.



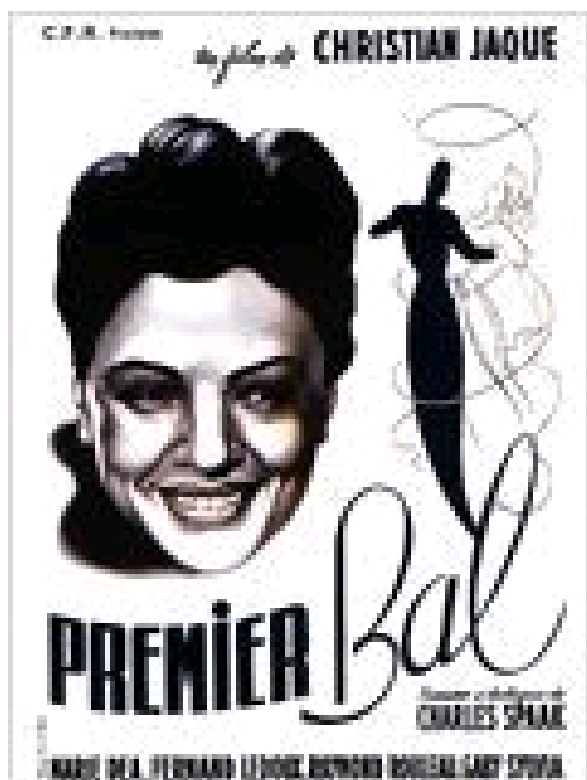
Film de Georg Jacoby, 1938

Fille d'Eve (titre français de *Eine nacht im Mai*), joué par Marika Rökk, exploite à son tour, le thème du fils du roi qui s'éprend d'une bergère, sauf qu'ici le fils du roi serait la fille de la reine et la bergère, le garçon du restaurant [...] Marika Rökk, une femme parmi les femmes, possède, pour justifier plus précisément cette épithète de « fille d'Eve » si flatteuse et si puissante, une stature sans mièvrerie, une belle force de muscles, beaucoup de feu dans les mollets, et dans les yeux. *Fille d'Eve* mérite une bonne note. [...] Le canevas de son vaudeville sociologique comporte des parenthèses considérables, où s'engouffrent des épisodes annexes, mais récréatifs. Le fil de l'intrigue, bien entendu, personne n'y croit....Il tient cependant assez pour que lesdits épisodes marchent ensemble et nous attachent nous-mêmes, oh ! légèrement, légèrement. Mais il s'agit d'une œuvre légère. Une œuvre légère, quand ce qui la contient et la constitue se maintient dans le ton de la légèreté, tout va bien. Le risque apparaît dès que nous avons le sentiment qu'une telle œuvre pèse autant qu'une malle emplies de vieux bottins et de morceaux de locomotive.

...Bien que, par disposition naturelle, je suis porté, visiblement, à considérer, en matière d'écriture, d'esthétique, de cinéma, les thèmes qui précisent ou facilitent le trajet de notre âme vers la source du mystère, je suis tout à fait capable de m'exalter en présence d'un ouvrage comme *Le Dernier des six*. Par l'harmonie rigoureuse de ses proportions et l'unité de sa texture, ce film constitue un hommage à ce sens du parfait qui préoccupe toujours notre espérance. Qu'il soit ou non « policier » ne diminue en rien, chez ce « dernier » qui pourrait bien être un « premier », cette vertu pindarique, cette beauté géométrique. [...] Nous patageons dans un univers inquisitorial. Le voleur et le gendarme observent de bonne heure, les jeux sans joie des enfants. Hans Fallada, dans son magnifique roman, embrouille jusqu'à la suffocation les pistes du bien et du mal. Tourments éternels. [...] *Le Dernier des six*, entre autres mérites éclatants, a celui de l'homogène, du consistant. Du dialogue à la photographie, de la cadence à l'aspect même des acteurs sur les plans, pourtant bien divers, de l'image, de la durée, de la teinture psychologique, il sort du même bloc spirituel. [...] Vous savez le jeu... L'assassin est dans la pièce... L'assassin est dans le film... A mesure que, tour à tour, les acteurs sont liquidés, Pierre Fresnay, l'enquêteur, « brûle » davantage. Jean Tissier, lui-même, qui m'avait si fort inquiété dans la première scène, avec sa robe de chambre à carreaux et son plumeau, tout menaçant de fantaisie intempestive, il s'écroule, bien sagement, une balle dans le dos....



Film de Georges Lacombe, 1941



Premier bal emporte vers les hommes deux jeunes filles qui plairont. Si vous avez vu *Premier bal*, avec ce titre qui fait tout naturellement songer à *Premier rendez-vous*, d'autant plus que nous découvrons dans l'un ou l'autre de ces films, la bonne bouille de Fernand Ledoux, toute fumante de finesse, et destinée, désormais, à ne nous apparaître qu'entourée de gracieux museaux, vous admettrez qu'il existe un cas Marie Déa.[...] Marie Déa, donc, occupons-nous d'elle. Elle porte un nom aux intentions démesurées. S'appeler à la fois Marie et Déa, cela dépose beaucoup de responsabilités ultra-terrestres sur une tête broussailleuse de jeune fille aux lèvres indiennes. Je suis allé le voir, ce *Premier bal*, avec un peu de mauvaise grâce. Je redoutais (aussi), que cette Marie Déa tentât de nous enjôler à la faveur toute mécanique d'une prestance femelle et sous le couvert de son nom si bref, si fort.[...] Mais Marie Déa, la brune, l'écorcière, la sauvage, et sa sœur, Gaby Sylvia, la coquette, l'onglée de rouge, la précieuse, une arme, une escopette de chair et de cheveux d'autant plus redoutable que plus fragile, nous certifient que les petites filles, quand elles élèvent les lapins mauves et même lorsqu'elles apprennent, dans le courrier des journaux de mode, à se coller des faux-cils montés sur baudruche, dépendraient, pour de bon, et sans qu'on doive ironiser, de la Bibliothèque Rose. *Premier bal*, sur un rythme mitigé, mais très sûr, emporte,

Film de Christian-Jaque, circa 1940

devant nous, vers les hommes, deux silhouettes contrastées de femmes naissantes qui plaisent.

Jamais Arletty ne fut moins à son aise que dans *Madame Sans-Gêne*. Je me faisais une espèce de fête d'aller voir *Madame Sans-Gêne*, avec Arletty. [...] Elle portait une robe prodigieuse, du mauvais goût le meilleur, qui, d'elle-même, déjà, disait tout. [...] Arletty, c'était ça ! C'était pigé, calqué... Mais c'était aussi, bien sûr, Arletty... D'inextricables épousailles combinent la personne de l'acteur et le personnage qu'il représente...

[...] A la porte du cirque Arletty, le titre du film fait la parade. Nous entrons. Il ne nous reste plus qu'à sortir. Comment une actrice de la valeur et de l'intelligence de Mme Arletty, peut-elle, d'un seul coup, commettre toutes les gaffes que nous lui voyons, bien attristés, accumuler dans ce film ? Et je ne parle pas des gaffes propres à son impossible personnage de duchesse de Dantzic, mais de celles, bien plus étonnantes, qui consistent, pour elles, à servir un rôle mal envisagé dans un langage qui, nulle part, ne signifie rien. [...] Le sentiment que la maréchale Arletty nous donne de sa complaisance, de son narcissisme et, bizarrement, de son incompétence momentanée en matière d'argot, nous fut pénible. [...] L'argot, ce mystère triste et sauvage, fuit, cède, fait le gros dos, revient sur l'eau. N'essayez pas de le saisir. Il enlace ses ombres au bâton du dialecte national.



Film de Roger Richebé, 1941



Film d'Eric Waschneck, 1938

A notre époque dramatique, et qui nous paraît suraigüe, l'aventure passionnelle, érotique et sentimentale ne va pas nous présenter un côté désarmant. On peut féliciter, certes, les hommes d'avoir la femme, quand ils ont, déjà, la guerre. *Femme pour Golden Hill*, un film soigneux, bien fait, et même parfait dans sa banalité persuasive, nous dévide, tout nu, tout simple, le tragique du tourbillon des ébats physiques. Il nous semble provenir d'une autre planète, d'une zone inusitée – la colline où l'on veut de l'or, où l'on se tue pour une belle. Là, les hommes, laborieux, dépoitraillés, rêvent à la forme des femmes. Ils ne s'embarrassent ni de bouquins, ni de systèmes... Ils sont des forçats que traînent leurs propres boulets. [...] Les deux hommes, pour la femelle, se mitraillent. L'un d'eux, celui des deux qui n'a pas raté l'autre, est chassé du campement. Plus tard, la montagne, éboulée, obstrue le torrent. Les chercheurs d'or et leurs chercheuses commencent sérieusement à crever de soif. Le film avait démarré dans une lenteur grisâtre où l'on pouvait redouter d'avoir à découvrir mornes pépites...[...] Or, de scène en scène, non seulement la véracité pittoresque de l'ouvrage s'est imposée à nous, mais l'effacement total des acteurs derrière leurs personnages et dans l'abîme sensuel de notre misère nous a comme guidés.

Piaf, je ne l'avais jamais vue.

Et je ne l'ai peut-être jamais vue, bien que je vienne de la voir dans *Montmartre-sur-Seine*. [...] L'écran fonctionne comme un miroir, dont parle Bacon à propos de l'intellect, qui mêle aux images externes celles mêmes que par sa nature il engendre. [...] En tout cas, belle joueuse, la caméra de Georges Lacombe, dans *Montmartre*, en nous montrant l'ectoplasme ou le ronéotype de Piaf, ne nous a rien dissimulé des proportions physiques de la petite, celles, par exemple, du front gigantesque, pareil à celui du Grand Lunaire. (Mais, quand la Môme chante, son corps se vaporise, et l'œuf du crâne flambe avec pâleur...).

[...] Edith Piaf, on n'a pas à découvrir son étrangeté morveuse, son genre « préventorium » ni son anatomie de fourchette à huitre. Pourtant, dès qu'elle se montre, elle nous captive, elle nous retient...[...] J'aime ces femmes. J'aime ces femmes monstrueuses, ces maritornes trop grandes ou trop courtes, sorties, avec une ingénuité terrible, du hasard de la chair, pour soutenir la poésie. [...] Dans *Montmartre*, Edith Piaf chante, et pas assez pour notre envie, mais, enfin, c'est un film et pas un récital. [...] La principale aventure que *Montmartre-sur-Seine* propose est celle, assurément édulcorée, d'Edith Piaf elle-même, partie de rien, lentement détachée de l'ombre du réverbère, pour devenir, dans la paillette des cabarets, et, finalement, là, sous nos yeux, à l'écran, l'une des plus déchirantes vocifératrices de la grandeur et de la détresse de vivre.



Film de Georges Lacombe, 1941



Film de Jean de Marguenat, 1941

Les Jours heureux de Jean de Marguenat, tout imprégnés de ce gâtisme trémulant que les hésitations de la loi de la chute des corps au seuil de la relativité répercutent sur tout un morceau de jeunesse, le spectacle est dans la salle, la salle est dans le spectacle, la poule dans le chapeau, François Périer dans tous les fauteuils. [...] Des adolescents, François Périer, Monique Thiébaud, Juliette Faber, André Bervil, cousinent, dans une villa de vacances, en plein chassé-croisé d'humeurs éveillées, au bout de l'odeur des sueurs scolaires mal lavées par les bains à la jeune rivière, et Monique Thiébaud est bien impatiente de se faire féminiser à fond par cet exquis André Bervil, aussi taquin et sécot que Périer peut se montrer patoutouillant et gougoulouré. [...] Leur aisance, leur plain-pied et leur affabilité diffusive ne proviennent pas seulement de leur art. Nous y discernons le signe et les menaces de cette singulière osmose qui se produit en ce moment entre le cinéma et le reste du monde.

...Tout le sel de cette œuvre très agréable, directement issue d'un certain esprit mélangé de lyrisme et de fausse innocence, de romanesque collégien en cheville avec la volonté poétique (les noms de Mme Deshoulières, de Joseph Delteil, de Nick Carter, de Charles Trénet et de Gaston Bonheur me viennent pêle-mêle au bout des doigts), réside dans l'incertitude sur la personne des personnages. [...] Le visage de Danielle Darrieux, dans ce capricieux *Caprices*, demeure fidèle à sa forme pure et vide. Il est le froid miroir où (sans compter que les hommes doivent se plaire, pour d'autres raisons, à le regarder), s'engouffre et se reconnaît la multitude féminine de tant d'autres visages, peut-être, parfois, non moins gracieux, qu'il représente en pleine gloire. Dans le vestibule du cinéma Normandie, pour la première de *Caprices*, la foule s'accumulait, piétinait. On souhaitait entrevoir la frimousse lisse et dure de la vedette, qu'on croyait présente, les trois mignons arcs de cercle de la bouche, ou seulement un morceau de chapeau, le bout d'une robe. On risquait des étouffements, des écrasements. « Avancez ! Il n'y a personne ! » criait le personnel de l'établissement. « Il n'y a personne ! » La foule rechignait à bouger.[...] La capricieuse triomphatrice qu'elle réclamait n'était, surtout, qu'une rêverie collective qui s'appuie sur une nostalgie intérieure de l'amour, de la réussite, et ainsi de suite...



Film de Léo Joannon, 1942



Film de Jean Gremillon, 1941

...Comme dans *Remorques*, il appartient au visage de Michèle Morgan de fixer sur nos rétines (celle de l'œil et celle de l'âme) encore une fois le désespérant et l'impossible amour.[...] Quant aux acteurs, Charles Vanel, dans un rôle de caporal de la police montée ; Jacques Terrane, athlétique garçon qui n'a, fort heureusement, rien d'un fier-à-bras[...] la belle Arlette Marchal, obligée de jouer la grande difficulté de scènes américaines au naturel, ils s'en sont tirés avec un tact admirable.[...] Aimer Michèle Morgan...L'aimer jusqu'à la mort... Mais c'est elle qui meurt... Elle n'en peut plus... Elle tombe dans la neige. Sa face, était, déjà, comme de la neige, l'image même de la neige à l'infini. Si Michèle Morgan, pure figure, allégorie pour la douleur et le désir, justifie l'amertume au cœur des hommes, c'est le rôle de Pierre Richard-Willm, admirablement, dessiné du point de vue psychologique (le jaloux, l'impulsif) qui constitue le lien principal de l'ouvrage. [...] Certaines images – le caporal quinquagénaire modelant au bout de ses bras la chemise de alaine de Michèle Morgan, après une lessive indienne, la forme angélique de la femme convoitée par la solitude virile – demeurent des îles solides où reviendra le souvenir.

Une drague monstrueuse plonge au tréfonds du peuple des hommes comme dans un océan pour en ramener, ordonné dans un film qui s'appelle *Le Jour se lève* le plus saisissant butin d'horreurs. Ce film, de Marcel Carné, sortit un mois juste avant cette guerre. Les événements et les circonstances empêchèrent qu'il obtint l'attention qu'il mérite. Jean Gabin, Arletty, Jules Berry, servis par la plénitude du dialogue qu'ils servent et la cruauté de la tragédie qu'ils exposent, il semble, par instants, si nous fermons les yeux, qu'ils parlent dans la chambre d'hôtel, à côté de la nôtre, derrière la cloison... Un film terrible, gluant, étouffant...[...] C'est un ouvrage, d'une vigueur colossale, et peut-être désolante, car elle ne s'emploie à définir que la détresse. La paix, aussi, comporte ses faits divers. [...] Expressionnisme, roman russe sur pellicule, analyse bactériologique de la malédiction d'être au monde, je ne me soucierai pas d'attacher un nom à cette formule. En tout cas, l'assassin Gabin, avec son air buté de renard en pierre de taille ? Jules Berry prodigieux de satanisme impuissant, déchiré, déchirant, Arletty, douloureuse et fine, jamais, je crois, ne furent aussi beaux. Beaux d'être affreux, comme les soldats du destin, et ses agneaux.. Mais le jour tout de même, à toutes fins, se lève.



Film de Marcel Carné, 1939



Film de Christian-Jaque, 1942

La Symphonie fantastique, par l'ampleur de son mérite, par la noblesse de son choix, par l'importance encore et, cette fois, suprême, non seulement de l'homme, Berlioz, dont elle veut nous retracer la vie mais aussi, mais surtout, de l'artiste – de l'artiste en soi et en proie au resplendissant malheur d'être au monde, à la rage d'avoir à refaire le monde contre la volonté du monde, une telle œuvre appelle le respect.

Je dois ici déclarer que la musique n'est pas ma partie. Je n'en parlerai qu'avec la plus grande prudence.[...] Il peut être intéressant de savoir comment un profane musical se comportera devant une page comme *La Symphonie fantastique* qui nous propose, au sujet d'un compositeur français de haute sève [...] une sorte de match entre ce son et cette lumière, entre les opéras et les orchestres de Berlioz et les aventures de Berlioz joué par Jean-Louis Barrault, entre les drames publiés et le drame vécu...

Et c'est quand cette musique, musique du tumulte et d'ardents battements, cette foison armaturée par l'obsession du motif (et puis Wagner viendra...) cette dégelée romantique, moins littéraire que lyrique et, si l'on me permet, plus cardiaque que cordiale, plus montagnaise et alpine qu'alpestre et montagnarde, exalte, à la cime de ses clarinettes et de ses violons, Berlioz, vieilli mais toujours frénétique. Il dirige, de là-haut, le grondement de sa symphonie.

Un film qui met en scène les distances stellaires semble, d'emblée, appartenir à la catégorie « actualités » plutôt que relever de la rubrique imaginative. On en est au point, en effet, où l'envol au-delà de la stratosphère est dans l'air, est éminent. Ce titre même *Croisières sidérales*, flaire le documentaire. On songe aux diverses croisières jaune, noire, de naguère. Un tel titre, aussitôt, institue, avec équivoque, la crédibilité.

[...] Les auteurs de *Croisières sidérales* n'ont pas voulu feindre de croire longtemps à leur récit. Juste à la fin du premier tiers ils s'esclaffent. [...] De tendres époux, Jean Marchat et Madeleine Sologne, (beaucoup moins bien photographiée que dans *Fièvres*) conviennent d'une pointe dans la stratosphère. Au dernier moment, bicause un accident, Jean Marchat ne peut partir. La jeune femme tentera le coup avec le mécanicien, le titi, le bricoleur, Carette. [...] Bref, quand Madeleine Sologne et Carette reviennent sur la Terre, quinze jours après leur départ, la Terre et les gens de la Terre ont vieilli de vingt-cinq ans ! Jean Marchat est un vieillard. Un vert vieillard, mais un vieillard... Pour combler l'écart qui maintenant règne entre leurs âges respectifs, Marchat et sa femme décident qu'il fera lui, pour son propre compte, l'énorme voyage, afin, à son retour, de al retrouver, elle, vieillie à son tour de vingt-cinq ans.[...] Madeleine Sologne, enfin ! a les cheveux blancs. Ils étreignent, ils enlacent ceux de Jean Marchat...



Film de Jean Swoboda, date inconnue



Le fantastique social, répandu dans les drames caractérisés, comme, aussi, dans l'humble traintrain des existences [...] on sait que Simenon en est l'exploitant, le prospecteur, l'ogre, le débitant, le caïd. La question reste ouverte, s'il est ou non un écrivain – un écrivain à plume. En tout cas, même s'il rédige un roman à l'aide d'une cravate écarlate à pois jaunes clair, il nous exhibe une foulée qui n'est pas en peau de banquette. Quel as ! Son trente millièmes bouquin, *Les Inconnus dans la maison*, vient de fournir à trois hommes remarquables, Georges Clouzot, dialoguiste, Henri Decoin, metteur en scène, et Raimu, le canevas d'un film à ce point parfait qu'il donnerait presque l'impression du ratage en sens inverse. Pourquoi ? [...] *Les Inconnus* retracent l'aventure de quelques adolescents dans une ville de province, groupés pour des forfaits théoriques. La bande compte une seule fille, la froide Juliette Faber. Elle a pour père l'avocat Raimu. Un des garçons (André Reybaz) devient son amant. On l'arrêtera pour le meurtre d'un homme que les jeunes gens, conduisant une auto volée, blessèrent et ramenèrent, et que Juliette Faber hospitalise dans le grenier de sa maison, jusqu'au coup de feu mystérieux qui le liquidera.[...] Raimu, dans le rôle de cet avocat qui n'a pas plaidé depuis vingt ans, qui marine dans le bourgogne de son vice, sous une poussière d'atomes funèbres, s'est fait une tête imbibée de pinard comme on

Jean Tissier, dans l'Amant de Bornéo, s'écroule dans son aimable néant avec une espèce de majesté. [...] Libraire à Châteauroux, il laisse, à la boutique, son comptable, Larquey, pour aller passer quelques jours à Paris. A Paris, dans un music-hall, il s'éprend d'une actrice, Arletty. [...] Pour séduire Arletty, coiffé, en scène, d'un turban à aigrettes et et, dans le privé, d'une quiche lorraine à la vinaigrette, et le visage armorié d'un sourire aussi persistant, en même temps que vaguement macabre, que le fendu des taxiphones automatiques dans l'atrium des académies franco-suisse du quai Conti, Tissier (Jean) se fait passer, aux yeux de la divette, pour un explorateur. Il reçoit Arletty dans une villa du Vésinet...[...] deux serviteurs noirs, l'un visiblement bambara, l'autre évidemment somali, sont engagés par cet explorateur à la godille lequel, en outre, achète, à la Samar, huit mètres soixante-quinze de bon vivant, un ours et un orang-outan.[...] Arletty donne le sentiment qu'elle nous est servie comme une limonade sous une étiquette, pour une saveur piquante une fois pour toutes reconnue par les analyses. Maintenant, moi, ce que j'en dis... L'Amant de Bornéo a fait se marrer non seulement ceux qui sont dedans mais, aussi, ceux qui sont dehors, les spectateurs...



Film de René Le Henaff, 1942



Quand on sort de *L'Assassin habite au 21*, l'excellent film de Georges Clouzot, on a le sentiment, aussi vague que précis, que le film est fini, mais non point l'anecdote. [...] D'entrée de jeu, nous voyons René Genin, clochard heureux, raconter devant le zinc d'un des bistrots dont Raymond Queneau chérissait les appareils à sous et l'odeur de calva, qu'il vient de gagner à la loterie. Il paie sa consommation avec un billet de cinq mille balles. Et puis il se dispose à sortir dans la nuit - une nuit givrée d'électricité granuleuse, où, soudain, retentit le bruit métallique d'une arme de fer sur le pavé. Monsieur Durand chasse par là... René Genin n'y coupe pas. Une épée, tirée d'une canne, le cloue à la muraille sordide d'un passage. [...] Nous retrouvons, isthmes charmants, le commissaire Wens, c'est-à-dire Pierre Fresnay et le bagout de Suzy Delair. [...] Suzy Delair, étoile à peu près accomplie, gagne ses galons, ou ses rayons, dans ce rôle de maîtresse détective, bruyante, intempestive et fidèle, l'égérie de l'enquêteur, la poule du joli coq duquel nous ne dirons pas, vu sa grâce flegmatique, qu'il est un poulet.[...] *L'Assassin* est un film amusant au possible, découpé par un chirurgien "di primo cartello".

Film de Georges Clouzot, 1942

Le visage de Danielle Darrieux, véritable femme invisible, demeure cet ovale disponible et vide, cet idéogramme de visage - un coup de pinceau pâle, un pouce enduit de crème posé sur l'ardoise...[...] Perpignan, ses platanes nus comme des marbres, son Castillet crénelé, la mer ici, l'Espagne là, ses tonneaux, sa bonne vie (existe-t-elle encore?). André Cayatte, l'auteur du film, nous les restitue par la bande, à travers les vicissitudes, les enthousiasmes et les séances chez le coiffeur des équipiers du rugby local...[...]L'un des joueurs de rugby, gros industriel de la ville, Jacques Dumesnil, toujours admirable de fureur, a pour épouse Lise Delamare, éprise elle de Bernard Lancet, qu'elle relance. Un journaliste s'efforce de tout envenimer. Bernard Lancet, pour abolir les soupçons et s'épargner la colère de son ami du "club" engage Danielle Darrieux comme maîtresse fictive et honoraire pour des promenades ensemble en voiture de place devant les copains. A la fin, naturellement, à force de jouer avec le feu, l'homme et la femme s'enflammeront



Film d'André Cayatte, 1942



Film de Jean Delannoy, 1942

Avec *L'Assassin à peur la nuit*, tiré, par Jean Delannoy, d'un roman de Pierre Very, nous assistons à un film d'une longueur apparemment considérable, un véritable feuilleton, où il y a de tout. Il s'agit, cette fois encore, d'un roman policier, si l'on veut. Sang et revolver... [...] Dans notre *Assassin*, bien sûr, l'effet de surprise existe bien, puisqu'on nous informe juste au moment de nous souhaiter le bonsoir, que c'est Mireille Balin, et non pas Jean Chevrier, qui a tué ce vieux Satan de Jules Berry. Jean Chevrier croyait qu'il était lui-même l'assassin. Il avait, en effet, d'un coup de pendulette en pleine figure (flac !) descendu ce Jules Berry qui voulait plus ou moins faire chanter Mireille Balin. [...] La personne physique de Jean Chevrier est d'une beauté lourde, immobile, fascinante. Tout le film tourne autour de cette splendide tête de marbre, sur laquelle, après la rixe meurtrière, pousse, comme une barbe légère, la sueur de l'angoisse. [...] L'humour de certaines scènes, le grand coup de lumière sur la carrière de ciment, la coulée fluviale, abondante, biologique, le final ciel d'orage sur Biot ou sur Tourettes, me conviennent. L'agonie de Mireille Balin est une véritable agonie, d'un naturalisme médical comme on en voit rarement au cinéma (cette langue qui flotte dans du mucus épais).

Le spectacle Sacha Guitry, s'il ne relève pas du cinéma pur, est néanmoins ravissant. Pourquoi, d'ailleurs, puisqu'il s'appuie sur les caméras, les électriciens, les celluloïds et la « scrupuleuse » (c'est ainsi, semble-t-il, que Sacha Guitry souhaite que l'on prononce l'imprononçable script-girl, et nous honorons, dans cette écholalie synonymique, une nouvelle preuve de la correspondance de sens existant volontiers d'une langue à l'autre sous la similitude des sons). *Le Destin fabuleux de Désirée Clary* ne serait-il pas du cinéma ? Les lettres font la littérature. Les pinceaux font la peinture. Le granit et la glaise font la sculpture. [...] Il faut faire intervenir le parti pris, chez l'auteur, de rompre de lui-même l'illusion qu'il propose (au milieu du film, notre auteur, en effet, maître dans son moulin, nous présente les opérateurs du son et de la lumière et, sous nos yeux, change les protagonistes) et la part dévorante, minotaurine, estomaquante que Sacha Guitry dédie aux prestiges d'un uen voix célèbre, granuleuse et bémolisante, la sienne, à l'exhibition de ses caprices. [...] Sacha Guitry, lui, chante et solfie son nom, fait des trilles avec. Il débite avec amour, en le faisant valoir sur le tranchant de la main, le musical velours de son organe complaisant.



Film de Sacha Guitry, 1941

...*Monsieur La Souris* de Georges Lacombe, avec Raimu



Film de Georges Lacombe, 1942

dedans (dedans, dessus, dessous, et à côté) donne si terriblement l'impression d'avoir été fait exprès, exprès pour Raimu, comme un complet, comme un bandage herniaire, en dehors de cette évolution, quasiment irresponsable et tout à la fois discordante et unanime des genres et du goût, qu'un certain malaise nous saisit, un peu comme s'il s'agissait avec cette œuvre, d'une réclame. Un champion de la pellicule, c'est un dentifrice... Une vedette, c'est de la crème de beauté.

[...] Le film de Georges Lacombe n'est pas un mauvais film. [...] Nous en avons aimé, nous en aurions aimé l'embrouillage policier, le fond de pluie et quelques fins tableaux de poésie parisienne, le bistro, le banc du boulevard... Mais l'exhibition de Raimu dès la première page, avec une franchise, une évidence, une hâte, qui témoignent d'une espèce de mauvaise conscience, et ce numéro de Raimu qui se poursuit tout au long de l'histoire, nous y discernons les caractères du manque d'opportunité, du forçage. [...] Mais [...] monsieur Raimu ! [...] Il est entendu que vous possédez un tempérament du tonnerre (du tonnerre de Toulon) et que vous nous ferez toujours rire, ou sourire. Mais, qu'on se mette à bâtir autour de vous, en série, des films cousus de fil blanc, j'ai peur que le public s'en fatigue, surtout si vous poussez la galanterie jusqu'à vous faire un physique monstrueux de clochard dans lequel vous n'êtes pas tout à fait cohérent, tantôt sénile et pipidoux, tantôt raimuant et tonitruant...

Dans l'ensemble, cependant, sous les flots de lumière sourdement azurée du film de Carné, nous proclamons que ces *Visiteurs*, aux heures de l'angoisse, nous apportent un puissant témoignage de la vitalité du spirituel en soi. [...] « Critique incapable de cri, critique sans la trique, vous encensiez, ou, tout au moins, vous consentiez à décrire, à priser des films qui ne valent même pas la peau de leurs propres fesses. [...] Maintenant, avec ces *Visiteurs*, vous êtes chocolat ! Tout ce que vous avez pu dire, en mal, en bien, de toute une portée vaseuse de romances et de fromentades s'enfonce dans la similitude du néant au moment où surgit, avec le prodigieux machin de Carné, ce qui, pour de bon, mérité, en bloc, tous les témoignages de satisfaction, ou de simple attention, que vous avez gaspillés au hasard des champs de navets parce qu'il vous fallait, tout de même, couvrir votre feuillet [..] »

Que répondre ? Il est certain que le film de Carné nous apporte, ou nous rapporte avec l'abondance et la solennité d'un orage apocalyptique, ces vertus de rythme dessinateur, de poésie explicitée par le cinéma, d'unité cosmique (la terre et le ciel sont si parfaitement noués à l'homme que, si l'on piquait la terre ou le nuage, c'est le cavalier qui saignerait...) que nous avons longuement réclamée.

[...] Nous avons le sentiment que le cinéma, lieu synthétique de la peinture photographique, de la parole et de la musique, peut non seulement exprimer l'ineffable, mais encore l'engendrer

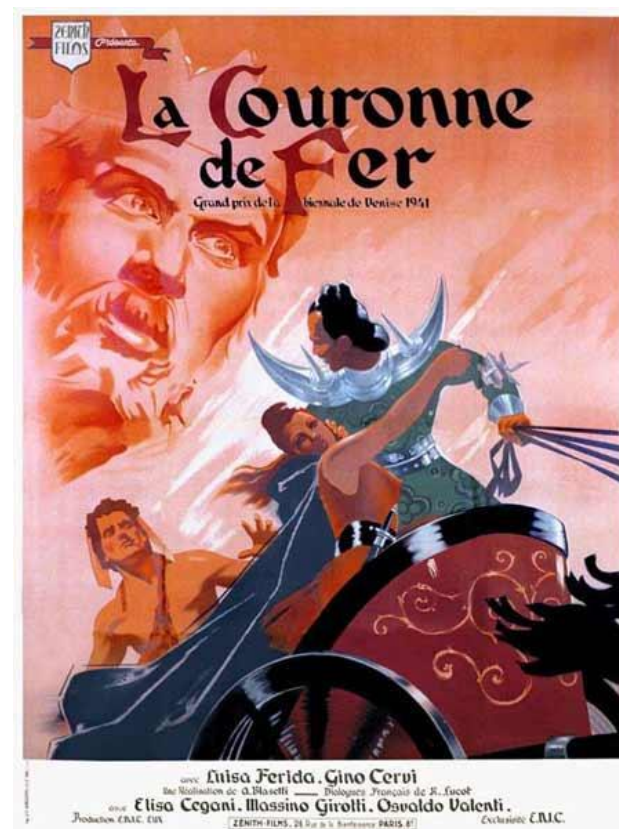


Film de Marcel Carné, 1942



Film de Claude Autant-Lara, 1942

La Couronne de fer, forgée avec les clous de la Croix, a remporté le prix de la Biennale de Venise en 1941. [...] Je ne raconterai pas l'inénarrable. L'esprit de *La Couronne*, en effet, se situe aux limites de l'olfactif plus encore que du musical. Sang gâté, fumeux brasier de roses... On ne comprend l'argument du film qu'avec beaucoup de lenteur. Des scènes restent énigmatiques. La couronne de fer, venue de Byzance, voyage vers Rome. Le roi Sedemondo pourrait être Attila. Alors les archers prouvaient leur adresse en visant un javelot planté dans la terre. Le roi (Gino Cervi, figure oungrienne) donne un tournoi. [...] Un des chevaliers (celui qu'on voit sur les affiches du film avec des élytres de fer et l'ai mongol) anéantit cruellement ses adversaires, jusqu'à ce qu'il se fasse lui-même abattre, sur el char à moyeux armés de lames de faux qu'il avait choisi pour l'instrument de l'ultime duel, par Massimo Girotti. [...] Ce film, ainsi, s'appuie sur des innovations obscurément malsaines. Il se meut avec l'indépendance d'un poème qui tirerait ses règlements du délire communicatif de son auteur, délire servi par de puissants moyens d'expression. Mais que d'images, en lui, dont nous restons hantés. Le bruit d'un galop se précipite tout autour du palais, et le roi, seul, l'entend... Le navire des esclaves... L'arrivée des princes pour le tournoi... Vous vous délecterez de ces symboles absolus.



Film de Alessandro Blasetti, 1943



Film de Vittorio de Sica, 1941

Mademoiselle Vendredi m'a procuré de vifs agréments. [...] Un aspect de l'esprit des films italiens (leur souffle, qui peut se confondre avec l'esprit au sens voltairien et mondain) consiste, il me semble dans une moquerie éparsée et subtile de soi-même en quoi l'on retrouverait très bien la parenté chirurgicale de Pirandello non moins que celle, même, et hou! de D'Annunzio. [...] Dans cette pièce, la bouffonnerie de la vie et de la vie amoureuse, se démontre avec une telle perfection que les spectateurs se tordent. [...] *Mademoiselle Vendredi* nous ramène la silhouette sympathique, prunelles de charbon brillant, chevelure de corbeau, de ce Vittorio de Sica [...] Médecin d'un orphelinat de demoiselles, il fait battre le cœur d'une de celles-ci, la brune Adriana Benetti, qui vient, la nuit, juste chez lui. Il existe, autour du séduisant Vittorio, d'autres femmes, maîtresse, fiancée. Les situations les plus drôles résultent de l'introduction de cette orpheline en humeur de mâle dans un milieu mondain où nul ne l'attendait. [...] Il me semble qu'il y a, dans celui (le film) qui nous occupe, une imprégnation, une colorature d'ivoire qui m'a donné le sentiment de l'inédit. [...] Ajoutons que tous les acteurs de *Mademoiselle Vendredi* sont parfaits d'intelligence et de métier.

La Bonne Etoile commence par l'éblouissante chemise blanche d'un Carette qui n'est pas un condamné médiéval au bûcher mais, enfin ! dans la conformité de son propre nom, un chauffeur de car. [...] Carette, empesé, ligoté dans sa blouse, n'y est pour rien, mais, si ça continue, cette blague marseillaise finira par dégoûter tout le monde, y compris ceux chez qui l'accent de la Comtesse (la Comtesse signifiant à la fois la Provence, la soupe de poissons, la mer, la langue d'oc, les boules) éveille de sentimentales réminiscences de l'enfance ou de chaudes espérances de vacances. [...] La permanence au cinéma des thèmes marseillais pourrait, accélérera déjà la méridionalisation de la voix française. Mais l'exploitation abusive de ces thèmes, se raccordât-elle aux pronostics les plus favorables en matière de vente, ravale décidément le septième art au rang, si vous voulez, d'un art qui ne serait plus que le vingtième ou le trentième, celui, par exemple, des statuettes genre Bécassine, des coquilles de moule artistiquement peinturlurées. [...] Peut-être écrira-t-on quelque jour l'histoire du pittoresque marseillais. [...] *La Bonne Etoile*, nous avons l'impression de l'avoir déjà vue et entendue trente-six fois.





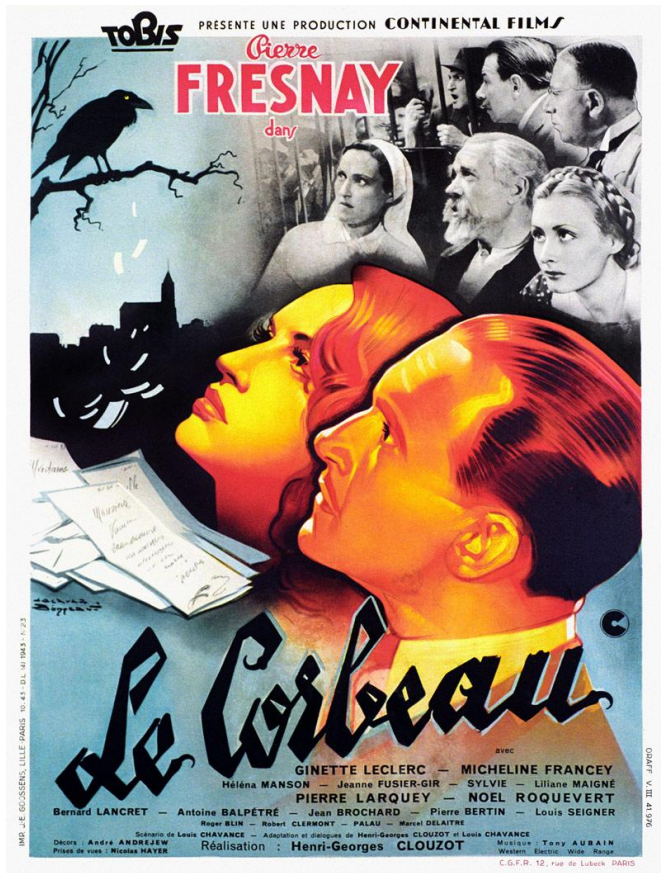
Film d'André Cayatte, 1943

On connaît l'argument du *Bonheur des Dames*. Sous le second empire, dans les premiers lustres du machinisme moderne, un grand magasin, comme il en existe cinq ou six à Paris, en train de s'élaborer sur des dimensions babyloniennes, se trouve gêné dans son développement spatial par l'existence d'une boutique archaïque d'un marchand de tissus, Baudu (rôle et boutique tenus par Michel Simon). [...] Le « grand magasin » n'avait pas réussi à manger tous les négoce. [...] La propre nièce de Baudu (Blanchette Brunoy) travaille dans le grand magasin et finira, bien entendu, par devenir la femme d'Octave Mouret. [...] Cette phase évolutive du monde contemporain à ses origines valait-elle qu'on nous la démontre, en mil neuf cent quarante-trois, au tableau noir (et blanc ?) de l'écran ? La bande d'André Cayatte se pose-t-elle comme une exaltation des bonnes intentions d'un grand patron, qui ne serait requin que d'une nageoire ? [...] S'agit-il, avec ce *Bonheur des dames* à l'écran, d'un documentaire sur la vie du second empire ? A travers les romans de Zola, cette époque ne nous apparaissait pas si lointaine... [...] On dirait une rétrospective de costume. Devant nous, pour une pavane absurde, une vitrine de Carnavalet s'est animée quelques instants, et la mort a repris son monde. De ce point de vue féérique, l'ours de Cayatte mérite peut-être qu'on le considère... Mais faire un film pour faire un film n'est pas une bonne formule

Je songe à ces films. A tous ces films, récemment, que j'ai vus... Des morceaux d'image, des mouvements arrêtés se précisent, un instant, dans ma mémoire et devant ma gratitude. [...] Et *Les Deux Orphelines*, de Carmine Gallone s'accomplit, par ankylosies successives, devant la toile peinte qui sert de « fond » au photographe dans les foires. La qualité de la photographie italienne, d'ailleurs, me plaît assez, avec ses gros pâtés noirs veloutés qui semblent déteindre sur les pourtours blancs de zinc. Le mélo de d'Ennery, pour passer à l'écran, n'en demeure pas moins efficace sur les sensibilités féminines. La salle pleure. Quand je vous le disais... L'humanité entière, au fond, ne change guère. [...] A propos des *Deux Orphelines* je noterai, encore une fois comme pour tous les films transalpins, ce léger délire, ce rien de loufoquerie parfois involontaire... Et par exemple, ce chœur à la cantonade qui, pour « animer » les rues de Paris, chante, sur un son funèbre : « Auprès de ma blonde... » sans arrêt.



Film de Carmine Gallone, 1942



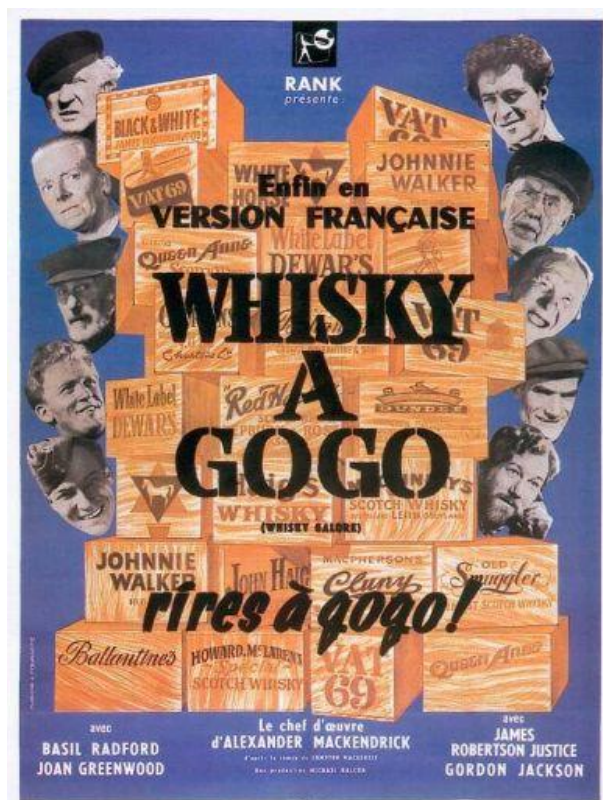
Film de Henri-Georges Clouzot, 1943

Le Corbeau, sur un scénario de Louis Chavanne, réalisé par Henri-Georges Clouzot, nous présente un de ces purs anonymographes (ce mot l'enchanté, qu'on emploie au cours du film). Il nous montre également toute une petite ville en proie à une anonymite carabinée. *Le Corbeau* décrit sous un jour assez sinistre la province française. On y sort à tire-larigot les plus gros mots. S'ils résistent à cette publicité, s'ils ne tombent pas dans l'usage académique (quitte à être remplacés par d'autres dans un emploi vulgaire et cru) c'est qu'ils ont vraiment la peau dure. Ceci dit, *Le Corbeau*, est un assez formidable chef-d'œuvre. Il faut bien le reconnaître. C'est jeté ! [...] Fresnay (...) campe avec finesse une silhouette de psychiatre sexuel et sexagénaire. [...] Ginette Leclerc est épatante dans un rôle de coxalgique par ailleurs bien balancée qui sent la cigarette froide. [...] Une première lettre anonyme surgit. Elles vont pleuvoir – pleuvoir d'en bas. [...] Du sang coule sur un buvard. Toute l'histoire, noire avec une humoristique virtuosité, baigne dans une odeur de gynécologie louche, qui confine au documentaire. [...] En tout cas, il est certain que tous les spectateurs du *Corbeau* vont se mettre à envoyer des lettres anonymes. L'homme est le diable.

Illustré par le somptueux visage érotique de Simone Signoret, follement douce à voir courir comme une blanche bête d'autant plus nue qu'en manteau de fourrure, *Le Traqué*, film français, imité de l'américain, raconte, une fois de plus, l'histoire d'un malfaiteur qui, pendant quelques heures ou quelques jours, pèse autant, à lui seul, que tous les autres hommes, y compris Fernand Gravey, commissaire de police bien pondue. Ces films, plus que le thème de la peur, me semblent exalter celui du chef secret, du monotype qui joue, et perd, à s'efforcer d'aligner la société sur lui, pour ce qu'il se refuse à s'aligner sur elle.



Film de Frank Tuttle & Boris Lewin, 1950



Film d'Alexander Mackendrick, 1950

Whisky à gogo, histoire écossaise, bien menée, finement drôle, est, quand même, sinistre. Dans le local des Champs-Élysées où il me fut donné de l'entendre et voir les spectateurs, atteints, comme on le sait, d'anglomanie furieuse en ce quartier de « concessions », exultaient, de ce qu'ils pigeaient les astuces écossaises. Néanmoins, pour la première fois la race des maîtres, celle qui va de Liverpool à San-Francisco, en passant par Melbourne et Le Cap, et que je m'obstine à unifier dans son instrument linguistique, se révélait, à l'écran, miteuse, ridicule et mal lavée. Heureusement pour elle que les actualités ne tardèrent pas à nous reconforter du spectacle des avions de Mac Arthur aplatisant, sous une dégelée d'excréments scientifiques, ces gens du Nord ou du Sud, on ne sait plus. [...] le Mac Arthur et tous les Garry Davis de ses escadrilles tueuses ne toléreraient pas dix secondes le prolongement de la guerre si, au cours de ces dix secondes, ils devaient supporter en pleine matière blanche nerveuse une ration américaine ou chinoise de cette douleur physique que la guerre distribue et qu'on persiste à feindre de croire qu'elle ne distribue pas.

Au programme, le *Potemkine*. Je ne l'avais pas vu depuis trente ans, quand on prenait un taxi pour les Ursulines comme si l'on était des chrétiens de Néron sur le chemin des catacombes. Par lambeaux d'inégale véhémence le *Potemkine* retrouve et ranime cela que je fus en 1926 ou 1927, lié à tant de choses et de formes d'alors. Certaines, dans Paris, semblent n'avoir pas bougé, pierres des parapets de la Seine gravées de coquillages multimillénaires, falaise des façades de la rue de Tournon, les boucheries, les cathédrales, la marmaille du jardin du Luxembourg, mais, de jour en jour, elles n'ont cessé de répondre à l'appel. D'autres se modifièrent, disparurent. Les silhouettes du danseur mondain, du nouveau riche. Les nouvelles relatives aux exploits des dirigeables. La zone. Des figures amicales sont parties. Mais l'appareil à remonter le temps est là. Cependant que les fusilleurs en toile blanche, l'arme en seringue, à la prussienne, descendent lentement les vastes escaliers d'Odessa, lui, dans la blanche et gluante ténèbre intérieure, relève mes compagnons morts, Léon-Paul Fargue, Ivan Goll, d'autres encore, qu'escortent, dans un même aspect général, ceux qui sont toujours debout, Breton, Péret, tels qu'ils étaient. La femme dilate son visage fardé. La voiture d'enfant roule de marche en marche. Vingt-six ? Vingt-sept ? Ou cinquante-quatre ?



Film de Sergueï Mikhaïlovitch Eisenstein, 1925

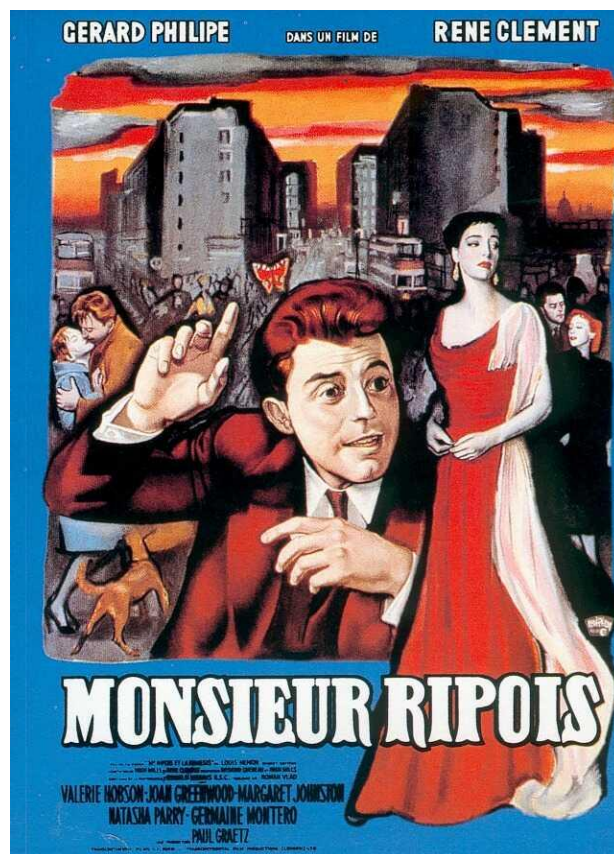


Film de Luis Bunuel, 1928

Le rasoir de Buñuel, incisant l'œil, déclenche la même horreur qu'à l'époque de la loi Loucheur, et la même surprise, ensuite, la touffe de poils de femme sur la bouche de l'homme et, aussi, l'homme qui tire, vers la femme, le gros appareil haletant de ses désirs chiffés par des pianos à queue véhiculant de grands mulets écorchés qui sont, aussi, des séminaristes ligotés. [...] les réflexes nerveux suscités par Un Chien n'ébauchent en rien, à l'entour, une transe commune où se reflétât l'émeute d'espérance et de délivrance, créée par le surréalisme. Et si certaines croient qu'exposer du poil de femme relève de la plus gamine pornographie et que, quant au reste, pianos à queue et compagnie, le carnaval de Nice en montre d'aussi vertes, rappelons-leur que le surréalisme avait le prodigieux mérite de découvrir, avec sérieux, ce que savent les humains mais que l'humanité fait semblant d'ignorer. Fabuleuse, désopilante, caligarique humanité ! [...] Mais du poil de femme et du mulet mort se succédant en clair, devant tout le monde au fil d'une histoire dépourvue de fil, c'était ça la révolution ! C'était ça !

Aux Champs-Élysées encore, j'ai saisi, comme sur le vif, la formation géologique du bassin parisien distingué. J'ai perçu l'effondrement qui marque la fin d'une ère primaire. Les spectateurs étaient tous taillés à l'ordonnance, mentalement, tous dans le coup. A l'écran, *Monsieur Ripois*, de René Clément, très réussi, très fin, réaliste sans fanatisme, servi par un Gérard Philippe de soie et d'acier. Le dialogue étant de Queneau, vous devinez ce qu'il recouvrait comme ironie, une ironie à plusieurs fonds nourrie de mille lectures qui, n'en pouvant plus de se retenir, finissent par éclater sous la forme d'un sonnet, lequel, bien qu'en situation, n'en était pas moins de Mallarmé. [...]

Juste derrière moi, trois personnes vinrent s'asseoir. [...] Les premières images de *Ripois*, blanche guipure où grouillerait un monde de clins d'œil de qualité, leur tira de nouveaux regrets : « Pas de bagarres, pas de coups de sabre, neuf cents balles de foutues ! » Petit à petit, je les sentis faiblir, venir. De dos, je respirais leur métamorphose. Soudain j'entendis : « Tu vois, Marcel ! il va la balancer, dis donc. C'est la brune qui l'attire. Quel coureur ! ». Ils étaient convertis.



Film de René Clément, 1953



Film de Jacques Becker, 1953

La raffinée aigreur de la permanente guerre civile humaine vient des nuances cloisonneuses où l'on se casse la tête. Cependant, quand nous assistons à *Touchez pas au grisbi*, de Jacques Becker, désert vivant à Montmartre sur fond de pavés noirs mouillés qui mettent en valeur les complets suprêmes d'un Jean Gabin à l'aisance détendue, nous coïncidons aux massacres et pelotages de la bande avec la même sympathie élémentaire et biologique qui nous donne la clé des rixes et des repas dans le cirque à ciel ouvert de Walt Disney. Sur tout ce bric-à-brac d'hommes, homards, femmes, serpents qui, dans l'ensemble, obéissent aux mêmes impératifs sensoriels et baignent dans la générale impulsivité du flair et du coup, un seul être, un seul, tranche.

Ce serait un film noir s'il n'avait ses coups de blanc. Les deux, parmi ces coups de blanc, qui, tout de suite, me frappèrent ? Primo, la chair du colin entre les lèvres de Vera Clouzot, lorsque son mari la force à manger, dans le film. Quel mari ? Mais, son vrai mari, le metteur en scène, par le truchement de celui, Paul Meurisse, que lui donne le scénario. Le metteur en scène, Clouzot, mari coupable, assassin, est là, debout, avec une minutieuse frénésie, derrière chaque gifle et chaque bouchée. [...] En deuxième lieu, le gilet de laine blanc, qu'avec une désinvolture sportive et moderne se jette sur les épaules Simone Signoret. [...] (elle) rattrape le rien de mauvais goût de ses hauts talons pigalliens, sa coiffure de doctoresse encore jeune. [...] Les nattes de Vera Clouzot, malgré le châle de directrice, la dénoncent comme l'enfant ou la jeune fille du couple, du couple à trois. Et il y a l'aptitude d'une vieille malle d'osier à craquer par une fermeture quand elle n'appartient pas à l'Aga Khan. Il y a, surtout, la parole modulée d'une tuyauterie de baignoire qui donne de la voix comme jadis les pierres merveilleuses et les frondaisons sacrées, mais, ici, dans un registre dépourvu de tout perceptible amour. [...] La furieuse envie de mettre un cadavre dans une malle d'osier ne vient à quelqu'un de l'humanité qu'en raison de la fringale de la malle d'osier à recevoir un cadavre.



Film d'Henri-Georges Clouzot, 1954



Film de Federico Fellini, 1954

- Et *La Strada* ?
- Je ne l'oublie pas.

Je sais qu'elle a tout pour elle, pour ouvrir à ce que doit être une voie nouvelle, une route où s'engouffrer. De *La Strada*, l'on ne saurait trop célébrer l'habile perfection qui combine, mélange homogène ! à l'éparpillement documentariste du pur néo-réalisme italien une action dramatique définie. En effet, une atmosphère hagarde, vermineuse et désordonnée baigne une donnée centrale vigoureuse, l'amour de deux simples d'esprit tels que n'en présentent jamais les dessins animés ou les films farceurs. [...] Or, l'accomplissement même de la difficile synthèse que constitue l'œuvre de Federico Fellini s'accompagne, pour certains, dont je ne suis pas mais que je comprends, de la nostalgie de ces genres tranchés où nous rattacherons, d'une part, *Le Voleur de bicyclette* et, d'autre part, *Les Diaboliques*.

Et *L'Or de Naples*, lui-même, re-De Sica, pour un peu me consternerait. Ne démontre-t-il pas que la prodigieuse fougue inventive de l'inépuisable magicien, si elle frappe à coup sûr, frappe au hasard. Suprêmement aisé, pour ainsi dire anatomique, l'accord de l'artiste avec son outillage s'accompagne, on jurerait, chez De Sica, d'un certain manque d'intérêt, quant à l'accueil du public rentable de toute façon. [...] Réjouissantes au possible, fanées, pourtant, sitôt fleuries, elles (les quatre comédies) marquent, je le crains, l'entrée de Naples dans la Pompéi des villes mortes, mortes de rire, où mon ami Marcel Pagnol ne cesse de célébrer les obsèques de feu Marseille. [...] *Caro Vittorio, sono davvero atterato* de voir surgir dans une de ces rues de Naples où, que ce soit ou non la faute des Bourbons, la stature humaine ne dépasse jamais que d'un rien le mètre cinquante-cinq, cette géante maquillée, Sophia Loren, qui pulvérise sous sa masse colossale vos trésors d'observation attentive, sans parvenir, en contrepartie à nous rendre claire ce qui voulait être, plus ou moins dans votre esprit une allégorie de la vitalité napolitaine, la proue au vent et le derrière aérien.



Film de Vittorio De Sica, 1955

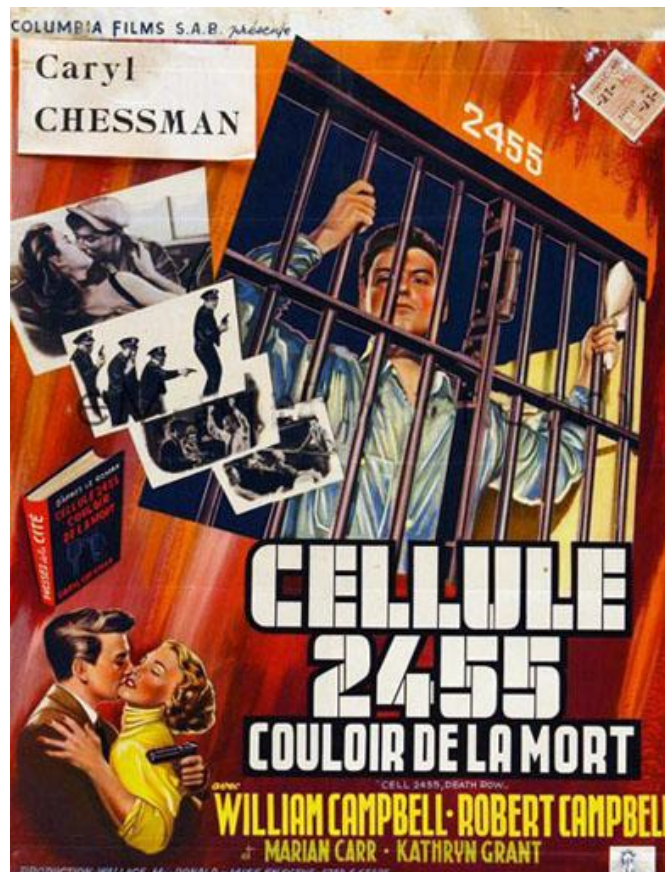


Film de Joseph L. Mankiewicz, 1954

Le noble italien de cinéma est affecté d'une tare physique allégorique. [...] Ce thème classique se retrouve avec armes et bagages dans *La Comtesse aux pieds nus*, de Mankiewicz. Là, il s'entoure d'une luxuriance d'épisodes d'où l'on tirerait sans difficulté plusieurs sujets cohérents et complets. Parmi les comparses d'Ava Gardner, l'héroïne, notons Humphrey Bogart. Son rôle est d'un écrivain metteur en scène. [...] Il m'émeut presque de le voir, ce supralointain d'Hollywood, venir à Nice, à Rome, à Rapallo. [...] Son comte, qu'elle (Ava Gardner) rencontre sur notre Côte, approximation terrestre du paradis, l'arrache aux milliardaires américains, tant du nord que du sud. Mankiewicz ne les a pas à la bonne, semble-t-il. Bref, mariage, évêque, portraits, sœur. Un gag, joli. Entrée, de profil pour le bain dans la mer, en maillot blanc, Ava Gardner sort, de profil encore, en maillot. Négligence ? Non. Il était vert et blanc, côté pour côté. Pas de savon pour la script.

PS : Pour Ava Gardner, je m'aperçois que toute la presse, la bonne, parle d'elle. Peut-être ai-je tort de la traiter, elle et ses pieds nus, par-dessus la jambe. Je suis, l'avouerai-je, un peu agacé par le sentiment qu'elle tourne, dans la Comtesse, une vie romancée de Maria Félix.

Une moralité s'exprime aux derniers mètres. L'agressivité de certains individus proviendrait, au premier chef, de la peur ; de la peur devant la vie, devant les représentants de cette impitoyable et suprême autorité, la vie. La peur pousserait à frapper d'abord. Ce n'est pas une si mauvaise idée. Le héros lui-même, interprété par William Campbell, nous la communique. Il est enfermé dans une cellule pleine de livres où il passe son temps à potasser le droit, après avoir dévidé un chapelet de meurtres, viols et autres coups durs. Le film ne nous fait grâce d'aucun. Ils lui ont valu d'être condamné à mort. [...] Il s'agit plus ou moins d'une histoire vraie, celle du lui-même célèbre Caryl Chessmann, qui met la taule à profit pour s'enrichir avec sa propre exécution, dont il raconte, dans un bouquin à gros tirage, ce qu'il éprouve à la guetter, de sursis en sursis. A part les quelques mots sur la peur, le film ne révèle à peu près rien du caractère et des mobiles du bandit. Que ses crimes lui aient rapporté plusieurs millions par le biais de la littérature, américaine il est vrai, rien ne ressemble davantage à l'enjeu réussi d'un pari paradoxal comme pourraient en tenir les jeunes penseurs pervers de *La Corde*.



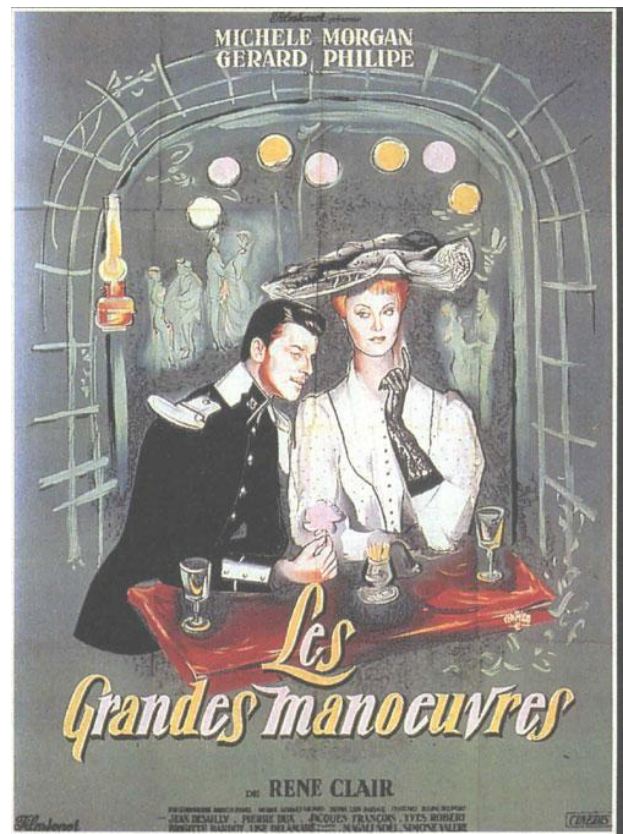
Film de Fred F. Sears, 1955



Dans *Maison sur la plage*, Joan Crawford, après *Johnny Guitar*, persiste, elle, à survivre avec une présence accrochée qui, tout à la fois, remue et fait sourire. *Maison sur la plage*, de Pevney, est un roman comme les plages en inspirent volontiers quand la saison est pour finir et qu'un premier feu de bois prélude à la solitude sous l'intempérie. Joan Crawford joue, comme si l'avenir du monde en dépendait, de tout son visage, de tout son corps, tant et si bien que sa nuque rasée sous l'épaisse chevelure noire, ses dents qui dépasseraient plutôt le nombre réglementaire et sa cambrure inflexible suggèrent une forme particulière d'indécence, celle d'une chair extraordinairement liée à la volonté, comme dans le yoga. Oui, qu'elle parle, qu'elle marche, qu'elle regarde, même quand elle consent à ne pas se promener, chez elle, en présence, uniquement, de la salle, dans une chemise-veste moirée qui, cachant le slip, laisse les jambes nues, de A jusqu'à Z supposerait-on, l'ensemble de son organisme précis et musclé, s'impose à l'esprit.

Film de Joseph Pevney, 1955

Gérard Philippe et le ravissant coloris leur étant communs, nous pourrions comparer, sans risque de court-circuit, *Les Grandes Manœuvres* et *Le Rouge et le noir*. Le film de René Clair aurait pour lui l'avantage du cohérent et du fini. [...] Ces *Grandes Manœuvres* enchantent les salles, et je ne vois pas au nom de quoi je contesterais le plaisir qu'elles prennent à la gaminerie virile de Gérard-la-Tulipe et au jeu très épinglé de Michèle Morgan, modiste d'une distinction suprême. [...] L'officier de dragons incarné par Gérard Philippe porte des galons de lieutenant et des épaulettes de sous-lieutenant, tout comme le film lui-même a les pieds dans Courteline et la tête dans Racine. [...] Je parle chiffons, ce me semble. Mais de quoi diantre pourrais-je parler à propos de ce film qui superpose au visible, et, somme toute, justifié, contentement de l'auteur le contentement du personnage principal, cet infatigable polisson, ce tombeur, qui, si je comprends bien, en ce qui concerne la belle modiste, tombe sur un bec. [...] Une œuvre de ce genre rappelle la vie, de garnison en l'occurrence, quand elle est médiocre. Par rapport au néant, la vie se présente comme une fabuleuse épopée. Mais, confrontée à l'altitude et à la liberté dont les humains nourrissent l'obsession, et ce dont on aurait aimé que al clé nous fût donnée à caresser par René Clair, elle paraît, al vie, plus triste que gaie.



Film de René Clair, 1955



Une harmonie serait donc possible entre le bon ton à l'écran et le flot du public. *Le Grand Conteau*, de Robert Aldrich, tend à la conformer. Comble du raffinement, c'est sur cette question même que repose l'argument principal du film d'Aldrich. Il nous fait vivre, en effet, le conflit entre l'aléatoire et le rentable en matière de cinéma. L'enjeu de ce conflit est un acteur, un artiste, Charles Castle (Jack Palance) un peu nerveux, certes, mais de taille, semble-t-il, à se tirer du dilemme art-dollar autrement que par le suicide. Le paladin de l'art sacré, de l'art pour l'art, est un homme de lettres, naturellement, aux allures vaguement diaphanes. [...] Le producteur Hoff produit, sur Charles Castle, et sur nous, un dégoût halluciné mêlé d'une monstrueuse attirance. Cette obsession vient de son impudeur, très organisée, à imposer sa consistance corporelle (soulignée d'un appareil à sourds et de lunettes aussi noires que son complet noir) et de sa structure cérébrale (assortie de devises larme à l'œil et de menaces de chantage). Avec ses indices anatomiques déployés, ses tics, ses coups de gueule, ses fourberies sincères, sa franchise truquée, le déballage perpétuel de ses rouages, on en voit plus que lui. On n'entend plus que lui.

Harcelé de tableaux d'un imprévu total, j'admets avec ravissement que, sous prétexte de nous raconter l'histoire de Lola Montès, le film, fidèle à la plus saine, à la plus légitime conception de l'art, nous expose, surtout, son épopée à lui, celle du film sur Lola Montès. Et non pas d'une Lola Montès dont on s'efforcera de retracer la carrière vivante mais d'une Lola Montès que, de propos délibéré, l'auteur traiterait comme une idole spectrale qui trouve le principal de son existence précisément dans la fantastique rêverie qui la traduit sur l'écran. Tout se passe en reflets qui s'acceptent, qui s'imposent comme tels et qui se renvoient dans d'autres reflets. [...] Dans ce film prodigieux, Martine Carol, si bien renommée pour les globes et les galbes de sa personne physique, ne se livre à nous qu'à travers la toute puissante volonté de l'auteur, la volonté de nous administrer l'irréel dans sa propre réalité d'irréel, consciente et consentie. [...] Aucune pellicule de science-fiction ne m'a, comme Lola Montès, rendu sensible la mystérieuse et religieuse invraisemblance d'une étendue élastique où coïncidassent des époques en principe différentes.



Film de Max Ophüls, 1955



Rien dans les films de Fellini ne suggère explicitement l'art abstrait. [...] La fatalité, chez l'auteur du Bidone, a le visage de l'indécision et de l'indifférence. L'indécision foncière des âmes engluées dans le magma de la vie. L'indifférence, au moins apparente, des choses, les bi=bulles du savon du camelot, la route pleine de pluie, les murailles, les maisons et les hommes eux-mêmes. Cette soumission [...], Fellini l'exprime à merveille et à tout bout de champ, quand il truffe son propos de détails dépourvus, à première vue, d'urgence dramatique et même de valeur pittoresque. [...] Dans le Bidone le gros bidoniste veut purifier l'argent qu'il vole aux parents de la jeune et touchante paralytique. Comment ? En le leur rendant. [...] Le vrai bidoniste c'est Fellini. [...] S'il est constant que les films de Fellini nous laissent incertains au premier abord pour ne prendre forme qu'à travers la rumination qu'ils sollicitent, c'est qu'ils se présentent, d'ailleurs, sans pédantisme, avec tous les diamètres, conscients ou non, du vivarium.

Film de Federico Fellini, 1955

Mais, de nouveau, Robert Hossein ! Son visage méphistophélique des mille et une nuits cette fois de Pigalle nous ravit sans nous terroriser, trop celui d'un ami vraiment , dans *Méfiez-vous, fillettes* ! Celles-ci ont des seins , rassurez-vous. Mouvement et joli corps, quelques rencontres bien venues du projecteur avec un typique jeune ménage dans un appartement tout confort, la bande se laisse voir. Nous y goûtons la plausibilité physique de Georges Flamant dans une figure assez mûre d'homme du milieu marqué au fer rouge par la bassesse et la bonne vie. A cette plausibilité pochée et tavelée répond l'in vraisemblance du faciès du colonel d'André Luguet en directeur de cinéma pornographique, invraisemblance que limite seule la possibilité que cet emploi fût pour de bon dans le civil tenu par le brave acteur à la courte moustache grise



Film d'Yves Allégret, 1957



La Fureur de vivre, coran visuel des garçons et des filles, nous la propose sans fard, la coïncidence de la comédie et de la biographie. [...] La mort de son protagoniste James Dean raviva ladite Fureur. Jointe aux deux autres longs métrages où brilla ce météore refroidi au volant de sa Porsche, elle déconcerte d'avance tant soit peu ceux-là qui quelque jour, qui nous pend au nez, s'aviseront de scénariser la destinée personnelle de ce prince des blousons et des bloulines. Sous les objectifs il semble en effet pour son propre compte avoir vécu. Peut-être *La Fureur* aurait-elle dû se terminer juste avant que le collégien cabochard et la collégienne allumeuse, en manteau beige de dame celle-ci, s'enfoncent dans le mariage, à savoir quand James Dean nous sort son rire vieillot, cassé, sarmenteux, un rire à al Gillenormand qui tranche sur l'imputrescible glycérine américaine enduisant toute l'affaire. Il pleure et il rit devant les désarmantes chaussettes, rouge la droite, la gauche bleue, de son petit camarade descendu par le revolver d'un policier.

Film de Nicholas Ray, 1955

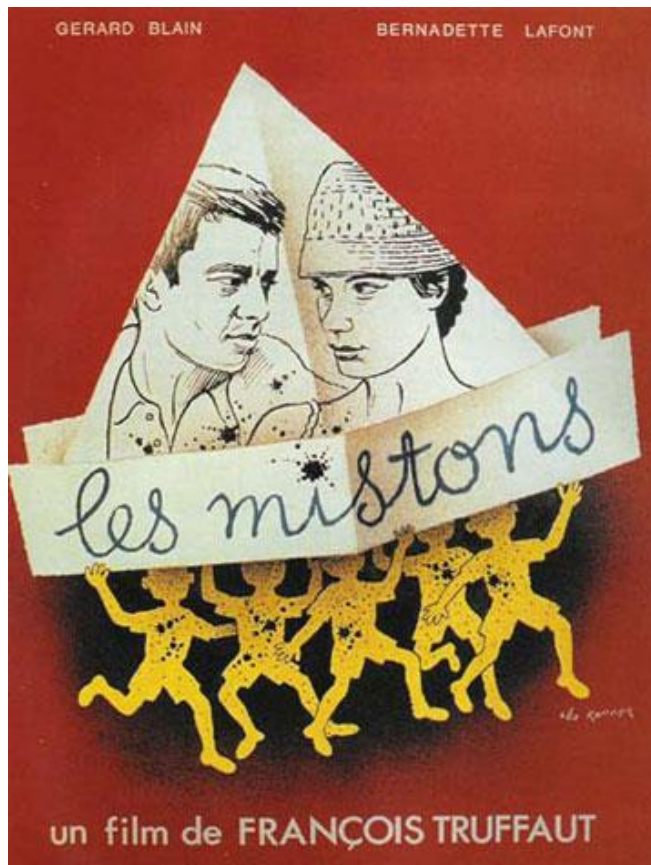
[...] *Œil pour œil* m'enthousiasme.

Un chef-d'œuvre d'âpre ravissement.

Les grimaces inutiles de Curd Jurgens, dénoncées par les critiques, m'ont échappé. J'ai suivi, sans en perdre une miette, le pire calvaire de quelqu'un qui peu à peu s'aperçoit condamné vertigineusement, par tout un lot de circonstances dont chacune apparut nécessaire et située, à la suivre avec une volonté, une ténacité pour lui-même meurtrières, sans jamais parvenir à se remettre dans sa destinée légitime, cependant que les heures et les journées continuent à se succéder comme elles l'eussent fait de toute façon et que la carcasse elle-même, douillette et qui rechigne le temps de l'agonie, prolonge, chez le triste pèlerin, le remords d'avoir, tout vivant, perdu la voie, quitté sa vie. [...] Puisqu'il n'est nulle règle qui permette de juger une œuvre à coup sûr dans l'absolu, j'en suis réduit à nourrir ma complaisance envers *Œil pour œil* de hasardeux motifs analogiques, pédants ou tout intimes, ce dont Robert Kemp, flanqué de son brave homme de mari, pourra faire état pour son procès en réhabilitation.



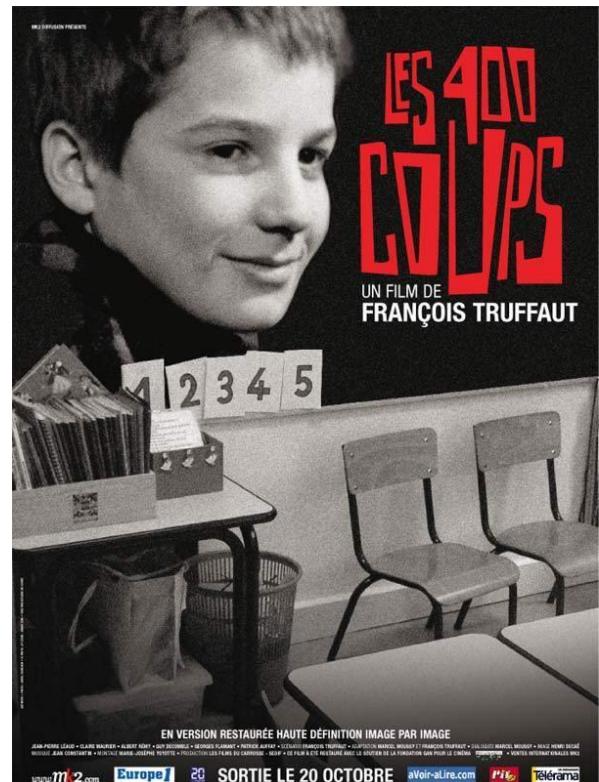
Film d'André Cayatte, 1957



Film de François Truffaut, 1957

Truffaut a fait un film, *Les Mistons*, dont on m'invite à parler. [...] Niston, ou, mieux, nistoun, en langue d'oc, signifie petit, bambin, gamin. « Dé la matré lou nistoun cabano coumo un fruch madut ». De la mère le bébé dévale comme un fruit mûr. Niston vient de nid. [...] Ce qui m'intriguait, c'était ce M à la place du N. Consultés, les lexiques me révélèrent, dans miston, la forme la forme nîmoise de niston. [...] Le film est parfait. Chacun de ses millimètres dignes de l'œil, sans aucune bassesse, d'ailleurs, vers les chercheurs de petite bête. Les mistons crient d'exactitude, en dehors, néanmoins de tout chauvinisme réaliste. [...] Les ébats de Bernadette et Gérard, nous en sommes les témoins par la bande, car nous assistons, comme eux, à des spectacles d'un érotisme pathétique, les festin nuptial d'une mante religieuse ou, encore, un bout de film, charmant, osé, (une jeune fille se déchaussant de la pointe de l'orteil, minces souliers Louis XV, tout en se laissant tomber sur le divan du garçon), dans un cinéma où nos amoureux sont allés s'embrasser, avec, partout, toujours, autour d'eux, la surveillance des mistons, gênés, gênants. [...] La matière physique de ce chef-d'œuvre feint d'être celle des longs métrages honnêtement narratifs. Mais son style profond s'adresse aux amateurs professionnels, si je puis dire, aux durs du clan, aux jurés frémissants à qui le septième art donne du film à retordre plutôt qu'un loisir enchanté.

Qu'il me suffise donc de dire qu'il s'agit, avec *Les quatre cents coups*, d'un ouvrage biographique, et deux fois pour une. [...] Ce gosse (Jean-Pierre L  aud) vit chez ses parents du côté de la place Clichy. Un enfant martyr ? Non. Ses parents, empêtrés dans les ritournelles banales, la sexualité, l'exigüité du logement, la voiture, les assurances sociales, les ordures à descendre, ne sont ni des anges ni des bourreaux. La mère, c'est Claire Maurier. Le cinémascope la rend plus petite qu'en réalité. [...] Quand, devant son gosse, treize ans, elle enfile ses bas, montrant ses belles cuisses, comment ne pas penser un bref instant à ces mères japonaises qui, paraît-il, ont une drôle de façon de bercer leur fils ? Le sine, elle le traite sans indulgence avec, parfois, des poussées d'amitié. Cette incohérence psychologique, mal élucidée, appartient à l'arbitraire de la vie. Le père, père adoptif, c'est le sympathique Albert Rémy. [...] Trompé par sa femme, toujours, néanmoins l'habite la rigolade, la nostalgie de la rigolade, de la veulerie. Il se débrouille mal avec ses responsabilités de père de famille. [...] Le passage où s'affirme l'espérance d'une authenticité à la sauvette, d'une esthétique à base de magnétophone et de caméra miniature, c'est, revenons-y, l'interrogatoire du jeune délinquant par la psychologue du Centre de redressement, de laquelle on ne voit que la voix, reflétée sur le visage de Jean-Pierre L  aud.



Film de François Truffaut, 1959